

7  
C'EST

L'UN OU L'AUTRE,

OU

LA SYMPATHIE EN DÉFAUT,

COMÉDIE

EN UN ACTE, MÉLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR M. RADET ;

Représentée

pour la première fois sur le Théâtre des jeunes Acteurs  
de M. Comte, le 1827.

---

## PERSONNAGES.

M. JACQUEMIN, de quarante à cinquante ans.  
Madame DUMONT, d'une quarantaine d'années.  
PIERRE-ALEXIS, enfant de sept ans.  
NANETTE, sa nourrice.  
CLAUDE, Normand, mari de Nanette.



C'EST  
**L'UN OU L'AUTRE,**  
OU  
LA SYMPATHIE EN DÉFAUT.

---

---

Le théâtre représente une chambre rustique.

—

SCENE PREMIERE.

CLAUDE, NANETTE.

CLAUDE.

Il est occupé à aiguïser des échelas, tandis que Nanette file.

Ain : *Dans le pays nuit et jour j'm'exerce*  
(de *Gaspard l'Avisé*).

J'sis né natif de Normandie ;  
J'ai vu l'Auvergn', la Picardie ;  
Puis v'là que j'reste à Longjumeau.  
Oh ! oh !

## L'UN OU L'AUTRE.

Dans Paris p't êtr' ben qu'on m' verra.

Ab! ab!

Quoiqu' ça, quoiqu' ça, tout bas je m' dis } *bis.*  
 Que j' s'rai toujours de mon pays (*bis*).

Oui, vraiment,

J' s'rai Normand (*bis*)

Jusqu'au dernier moment. } *bis.*

## NANETTE.

Tu t' moques de ça, toi ; j'avons beau avoir de l'inquiétude, ça n' t'empêche pas d' chanter.

## CLAUDE.

Dans verre ! Et pourquoi que je n' chanterais point ? pourquoi que j' m'inquiérais ? Quand j'ai parti d' cheux nous pour aller courir l' monde, mon bon père me dit, dit-y, comme ça : « Claude, « tu vas ver du pays ; souviens-toi hé de trois « choses, m'n enfant : n' t'inquiète point jamais, « moque-toi d' ça toujours, et va ton train, tu « fras ton chemin. Y voyait juste l' brave homme. »

## NANETTE.

J' voudrais n'avoir jamais nourri l's enfants des autres : comment qu' j'allons faire à present ?

## CLAUDE.

Moquons-nous d' ça, et allons nout' train.

## NANETTE.

Mais en finale...



SCENE I.

5

CLAUDE.

T'as toujours per que l'esprit n' me manque , à cause que j'ai l'air d'un imbécille , et qui m'appellions Claude-le-Niais ; j' serais bé fâché d'être autrement.

NANETTE.

Y a d' quoi s' vanter !

CLAUDE.

Ma fine , oui ! c'est un trésor que ça.... J'avais au pays un cousin nommé Gaspard , qu'ils avions surnommé l'Avisé : il avait l'air d'un finot , d'un déluré ; et tout l' monde l' devinait d'abord , et c'est tout simple.

*Air : Ah ! le bon billet qu'a Le Châvre !*

On craint c'ti-là qui d'un malin  
A l'œil et la physolomie ;  
Mais d' mon ton nigaod et câlin  
Personne jamais ne s' méfie.  
On m' prend pour un sot , chacun l' dit.  
J' vas mon train , je n' perds point la tête.  
Mais y n' faut point être érudit  
Pour attraper les gens d'esprit ;  
Y faut avoir l'air (*bis*) d'une bête.

NANETTE.

Ça s' peut ben ; mais j' dis toujours que ton air

bête ne suffit pas pour arranger une mauvaise affaire.

CLAUDE.

N' t'ai-je point montré cent fois qu' ma bêtise c'est de tirer d' l'argent d' ceux qui ont pus d'esprit que moi ? V'là comme j' sommes dans nout' Basse-Normandie !

NANETTE.

Tu n'en as que trop tiré avec les deux nourrissons, et bentôt y nous en cuira.

CLAUDE.

Faudra voir... En attendant j' me moque de ça, et j' vas mon train.

NANETTE.

Mais si tu raisonnais...

CLAUDE.

Ah ! bé oui, raisonner !... Va-t'en un peu écouter nos grands raisonneux... Ils en disions de bonnes, et ils en faisons de belles...

NANETTE.

Y a tout à l'heure sept ans qu' tu me fis prendre en même temps deux enfants en nourrice pour gagner pus d'argent.

CLAUDE.

T' avais une si belle santé !

NANETTE.

Les pères et mères ont été voyager ben loin ; mais y nous ont toujours fait payer exactement, chacun de leu côté, la pension des deux enfants ; et pourtant depuis prèsd' cinq ans j' n'en avons eu qu'un.

CLAUDE.

Dame ! pisque y en a un défunt , et que je n' savons point qui est c'ti-là qui reste... c'est-y Pierre ?... c'est-y Alexis ?... v'là c' que j'ignorons ; mais comme c'est l'un ou l'autre , de peur de nous tromper, j' l'avons nommé Pierre-Alexis... On ne peut pas mieux faire.

NANETTE.

V'là déjà M. Jacquemin, l'un des pères, qu'est à Lyon, de retour des îles, et qui va arriver.

CLAUDE.

Je s'rais charmé de l'voir, ainsi qu' madame Jacquemin : ça fait d' bé braves gens.

NANETTE.

Y te demanderont leu fieu.

CLAUDE.

J'leu frai voir un petit gas tout gentil... tout gaillard....

NANETTE.

Mais M. et madame Dumont, les autres père et mère...

CLAUDE.

Oh ! ceux-là , je n' les verrons pas d' sitôt , on a point d' leux nouvelles , on n' sait point même dans queu pays qu' ils sont.

NANETTE.

Mais un biau jour , tous ces gens-là reviendront : que leu diras-tu ?

CLAUDE.

Tout c' qui m' viendra quand je les varrai venus.

NANETTE.

Je n' sis pas tranquille sur la fin de toute cette manigance.

CLAUDE.

Fais comme moi , moque-toi d' ça et va ton train.

NANETTE.

Tais-toi...

CLAUDE.

Mais pisque c' est l' hasard qui nous a mis dans l' embarras , faudra bé que l' hasard nous en tire.

NANETTE.

C' est not' faute , fallait dire la vérité.

CLAUDE.

Ah ! ouïche , la vérité ! pour la dire toujours faudrait trouver des gens qui vouluissions toujours



SCENE I.

9

l'entendre ; et où qu'y sont ces gens-là ?... Dis-mé  
un peu où qu'y en a ?

NANETTE.

J' n'entends rien à toutes tes rubriques ; mais je  
m' souviens qu' mon grand-père nous disait sou-  
vent :

AIR : *Pour héritage.* (Air nouveau d'Hémé.)

Sans la franchise,  
N'y a point de sûreté ;  
Sans la franchise,  
N'y a point de probité.  
On a peur d' s'accuser ;  
On veut toujours ruser.  
Ah ! les torts qu'on déguise,  
On les l'rait excuser  
Par la franchise.

CLAUDE.

Vl'à bé un raisonnement de grand-père ! y n'é-  
tait point Normand le bonhomme !

NANETTE.

C't enfant-là m'embarrasse toujours avec ses  
questions.

CLAUDE.

Bah ! tu l'y fais entendre tout ce que tu veux :  
car y t'aime , y t'aime... Faut convenir aussi que

d'puis qu'j'avons perdu not' petite Jacqueline, qu'était nout' seul enfant, t'as eu pour c' ti-ci là même amitié que si t'avais été sa véritable mère.

NANETTE.

J'voudrais l'être; j' naurais pas tant d'inquiétude.

CLAUDE.

J' m'en vas voir à la poste si y a queuque nouvelle; Pierre-Alexis va revenir de l'école; tu le feras rester, parce que, si je trouve une lettre, faudra qu'y m' la lise... Adieu, femme... J' vas revenir tout d' suite. (*Fausse sortie.*) Allons, ne t' chagrine point.... moque-toi d' ça, et va ton train... Ma bêtise aura hé l'esprit d' nous tirer d'affaire.

*Il sort en chantant.*

Où, vraiment,  
J's'ai Normand, etc.

## SCENE II.

NANETTE, seule.

Tout c' que Claude peut dire ne me rassure pas... Ya long-temps que je prévois qu' toutes ces belles ruses-là nous porteront malheur.

SCENE III.

11

Act. : *On ne peut aimer qu'une fois.*

Os : *Il m'en souvient avec plaisir (des Sœurs de lait).*

Du d'puis qu' mon homme a résolu  
L' mentir li-dessus avec adresse,  
En faisant tout e' qu'il a voulu,  
Je me le reprochais sans cesse.  
Oai, j' dis qu' sur les torts que l'on a  
C'est vainement que l'on s'abuse :  
Pas d' repos pour ceux qui sent'nt là  
Quelque chose qui les accuse.

} *bis.*

J'entends, je crois, Pierre-Alexis.

SCENE III.

NANETTE, PIERRE-ALEXIS.

PIERRE-ALEXIS , *entrant en chantant.*

Act. : *Voilà la manière de vivre cent ans.*

Lorsque de s'instruire on a le vrai désir,  
Toujours à l'école on trouve du plaisir :  
En étudiant  
Assidûment  
L'enfant profite,  
Et de son devoir  
A l'espoir  
D'être plus tôt quittes

Être en classe, au jeu, à table le premier,  
Voilà la devise d'un bon écolier ?

NANETTE, *répétant avec lui.*

Être en classe, etc.

PIERRE-ALEXIS.

Alle est belle c'te chanson-là, heim ? C'est le maître d'école qui me l'a apprise ; c'est ly qui l'a faite.

NANETTE.

As-tu été ben sage, mon garçon ?

PIERRE-ALEXIS.

Oui-dà... j'ai ben lu, ben étudié... Eh puis j'ai eu une dispute avec un d' mes camarades.

NANETTE.

Une dispute.

PIERRE-ALEXIS.

Oh ! c' n'était pas moi qu'avait tort ; c'est lui qu'a commencé ; et moi, quand on me tape, je tape.

NANETTE.

Et tes parents qui vont venir, si j' leu disons qu' t'es méchant, y seront fâchés.

PIERRE-ALEXIS.

Est-ce qu'ils viendront bientôt...



NANETTE.

J' crois qu'ouï... not' homme est allé à la poste,  
et p't-êt' ben qu'y aura une lettre.

PIERRE-ALEXIS.

De mon papa Jacquemin Dumont.

NANETTE.

Oui... N' faudra pas l'appeler Jacquemin Du-  
mont, mais tant seulement Jacquemin.

PIERRE-ALEXIS.

Tiens, d'où vient donc ça?

NANETTE.

C'est qu'y n' porte que c' nom-là... (*A part.*)  
Je n' sais qu' ly dire. (*Haut.*) Est-ce que tu n'es  
pas ben aise qu'y revienne?

PIERRE-ALEXIS.

Dame! je ne sais pas, je ne l'ai jamais vu... Mais  
toi, tu ne m'en parles jamais que d'un air triste.

NANETTE.

Que veux-tu?... c'est ben naturel.

*ATA: J'ignore quelle est ma naissance.*

*OU: J'ai vu le Parnasse des dames.*

V'là près d'sept ans qu' j'ai l'habitude

De t'aimer comme mon enfant.

Tu vas m'quitter, ça m'est ben rude;

Mais pour toi c'est ben différent.

L'UN OU L'AUTRE.

D' mon chagrin, de ma peine amère,  
Tu n' te dou' pas, Pierre-Alexis :  
Car tu vas r'trouver père et mère,  
Et moi je vas perdre mon fils. } *dit.*

PIERRE-ALEXIS.

Tu crois ça?... Oh ! je ne veux pas te quitter.

NANETTE.

Mais tes parents t'emmèneront à Paris.

PIERRE-ALEXIS.

Eh ben ! tu viendras avec nous.

NANETTE.

Je n' pouvons pas laisser là not' ménage.

PIERRE-ALEXIS.

Claude restera ici.

NANETTE.

Mais tes parents n' voudront pas.

PIERRE-ALEXIS.

S'ils ns voulons pas, y s'en iront sans moi,  
donc !

NANETTE.

Et crois-tu que ton père et ta mère, qui n'ont  
que toi d'enfant et qui t'aimons ben...

PIERRE-ALEXIS.

Bah ! bah !

SCENE IV.

15

*Acte de la Fille à marier.*

S'ils m'aimaient tous les deux  
Comme tu dis sans cesse,  
Verrais-je ma jeunesse  
Se passer si loin d'eux ?

NANETTE.

Faudra leur fair' caresse  
Lorsque tu les verras :  
C'est ainsi qu' tu pourras  
Mériter leur tendresse.

PIERRE-ALEXIS.

Dam'! quand je les verrai,  
J' ferai  
C' que je pourrai.  
Oui, quand je les verrai, etc.

*(L'enfant se jette dans les bras de Nanette.)*

SCENE IV.

LES MÊMES, CLAUDE.

CLAUDE, *une lettre à la main.*

V'là des nouvelles.

PIERRE-ALEXIS.

De mon père ?

CLAUDE.

Vlà une lettre qu'y nous envoie de Lyon...  
Quinze sous de port, quoi ! Il aurait bé dû l'af-  
franchir. (*Donnant la lettre au petit.*) Tiens, dé-  
chiffre-nous ça.

NANETTE, *bas à Claude.*

Sans doute qu'y nous annonce son arrivée ?

CLAUDE.

Ça s' pourrait bé. (*Au petit.*) Lis donc.

PIERRE-ALEXIS.

Il lit l'adresse.

« À monsieur Claude, nonrricier, à Lonju-  
« meau, rue de la Vache-Noire, n° 1. » Ah dame !  
c't' écriture-là est pus difficile que l'autre.

CLAUDE, *surpris.*

C'est-y point la même ?

PIERRE-ALEXIS.

Non.

CLAUDE.

Tiens !

PIERRE-ALEXIS.

Ecoute. (*Il lit difficilement.*) « Ma chère Nanet-  
« te... je suis à Lyon... depuis dix jours... j'en... pa...  
« partirai demain avec la... diligence, et je la quit-  
« terai à Lonjumeau, où je compte arriver le 18.



NANETTE.

C'est aujourd'hui.

CLAUDE.

Oui, la diligence passe ce matin.

PIERRE-ALEXIS, *continuant.*

« Le 18, pour serrer mon fils dans mes bras.

PIERRE-ALEXIS, *lisant toujours.*

« J'espère trouver mon Alexis raisonnable ;  
« j'ai besoin de sa... tendresse, et rien n'égale le...  
« désir que j'ai de le... presser contre mon sein ;  
« je t'embrasse, ma bonne Nanette. V<sup>e</sup> DUMONT.»

NANETTE, *bas à Claude.*

Eh ben ! v'là c' que j'craignais.

PIERRE-ALEXIS.

Dumont ! Pourquoi donc maman ne signe-t-elle pas Jacquemin comme mon papa ?

CLAUDE.

Oh ! c'est que..... Dumont, c'est son nom de femme.

PIERRE-ALEXIS.

Mais une femme porte le nom de son mari.

CLAUDE.

Dame ! tantôt l'un, tantôt l'autre.

PIERRE-ALEXIS.

AIR : *C'est un garçon d'une belle venue.*

Où : *du vaudeville de Partie carrée.*

Cette lettre-là ne dit rien de mon père.

CLAUDE.

De son côté pt' êt' hé qu'il écrira.

PIERRE-ALEXIS.

Et d'où vient donc qu'en écrivant, ma mère  
Ne nous mand' pas si mou père arriv'ra.

CLAUDE.

Et d'où vient donc ça?

Pourquoi donc ça?

Pati pata !

Ab !

Comm' les questions d'un imbécile  
Embarrassent souvent un homme d'esprit !

PIERRE-ALEXIS.

C'est donc pôtur ça qu'il t'est toujours facile  
D'y répondre à c' que j' t'ai dit.

CLAUDE.

Heim ! qu'est-ce que c'est... Allons, allons, va  
jouer au jardin.

NANETTE.

Va, mon garçon, va.... Tu f'ras un bouquet  
pour ta mère.

SCENE V.

19

PIERRE-ALEXIS.

Et un pour toi.

*Il s'en va en sautant et en chantant :*

Être en classe, au jeu , etc.

SCENE V.

CLAUDE , NANETTE.

NANETTE.

Nous v'là dans une jolie position.

CLAUDE.

Alle n'est point bonne.

NANETTE.

Allons , moque-toi d'ça , et va ton train.

CLAUDE.

C'est bé c' que j' compte faire... quoique ça , v'là  
d' l'embrouillamini qui m' chiffonne.

NANETTE.

Comment vas-tu te tirer de là ?

CLAUDE ; *réfléchissant.*

Ma fine! je ne sais point.

NANETTE.

Ça n'est pas aisé.

CLAUDE.

Non ; mais c'est difficile.

NANETTE.

*Air : Mon père était pot.**Ou : Amis, dépouillons nos pommiers.*

Madam' Dumont s'en r'vient ici.

CLAUDE.

Sa v'gue est bô subite.

NANETTE.

Monsieur Jacqu'min s'en r'vient aussi.

CLAUDE.

Y n'arrive pas tout d' suite.

Faut dans c' moment-ci

Nous tirer d' souci ;

C'est ça l' point nécessaire.

Ensuite j' verrons,

Et j' nous r'tournerons

Pour arranger l'affaire.

NANETTE.

J' savais ben , moi , qu' tout ça nous porterait  
malheur.

CLAUDE.

Laisse - moi rêver seul , va-t' en ; ta tristesse  
m'ôte tout mon esprit.



## ENSEMBLE.

*Reprise de l'air précédent.*

## CLAUDE.

Faut dans c' moment-ci  
 Nous tirer d' souci ;  
 C'est ça l' point nécessaire,  
 Ensuite j' verrons,  
 Et j' nous r'tournerons  
 Pour arranger l'affaire.

## NANETTE.

Ah ! dans c' moment-ci  
 Si j'ons du souci,  
 C'est ben ta faut', j'espère,  
 Plus j'y rêverons,  
 Et plus j' sentirons  
 Qu'c'est un' méchante affaire.

*( Nanette sort. )*

## SCÈNE VI.

## CLAUDE, seul.

J' sommes bé dans l'embarras tout d' même. V' à  
 une mère d'un côté et un père de l'autre, qui vont  
 nous demander chacun un enfant, et pourtant je  
 n'en avons qu'un seul à leu bailler, et encore je

n'savons point à qui des deux il appartient... Comment que j'allons faire... J'ne l' devine point !.....

Ain du vaudeville de l'Opéra comique.

Si j'avais l' cousin l'Avisé,  
 Nous deux j' ferions tête au scandale.  
 Mais tout seul et dépaycé...  
 Jarni ! qu' je r'grette ma terr' natale!  
 Les gens d' justice y sont savants ;  
 Et j' sens qu' pour me mettre à mon aise ,  
 M' faudrait tous l's avocats normands  
 De Caen , de Vire et d' Falaise ! } bis.

Patience , patience... d' ici qu' M. Jacquemin arrive , j' trouverions p' t' étr' bé queuqu' bonne subtilité en manière de tromperie. (*Madame Dumont et M. Jacquemin, dans la coulisse, appellent Claude ! Nanette !*) Mais j'entends!... Est-ce que ce serait déjà?... (*Il regarde à la fenêtre.*) Ah ! mon Dieu , n'ai-je point la berlue ! Non, ma fine...

Ain : Le bon vieillard de Gaillarbois.

Madam' Dumont... monsieur Jacquemin,  
 Arrivant par le mém' chemin :  
 C'est y croyable  
 Et véritable!...  
 Eh bé ! qu'as-tu donc , mon garçon ?  
 La peur te gagne et t'as l' frisson...  
 Allons , courage ;

SCENE VII.

23

Tête à l'orage !

Et souviens-toi de ton p'tit r'frain ,  
Moque-toi d' ça, Claude, et va ton train.

( *Madame Dumont et M. Jacquemin, dans la coulisse, appellent Claude ! Nanette !* ) Mais je les entends... Allons un peu rêver à c' que j' leu dirai en les abordant.

Il sort.

SCENE VII.

JACQUEMIN , MADAME DUMONT.

JACQUEMIN.

Eh bien ! Personne !

MADAME DUMONT, *appelant.*

Nanette !

JACQUEMIN, *appelant aussi.*

Claude !

CLAUDE, *répondant sans paraître.*

On y va !

MADAME DUMONT.

Ils sont dans leur jardin.

JACQUEMIN.

Pas de doute... Vous dites donc , madame Du-

mont , que vous n'êtes pas trop fatiguée de la voiture.

MADAME DUMONT.

Mais non , et vous , M. Jacquemin ?

JACQUEMIN.

Moi , je me trouve très bien.

AAA : *Une fille est un oiseau.*

OU : *Traitant l'amour sans pitié.*

Pour voyager sûrement,  
 Il n'est que la diligence ;  
 Sur tous les points de la France  
 On se transporte gaîment.  
 Si parfois on verse en route,  
 Cette légère déroute  
 Rend le conducteur sans doute  
 Plus adroit , plus attentif.  
 Les voleurs on les évite,  
 Ou bien on les met en fuite.  
 Si bien qu'en définitif,  
 On arrive mort ou vif. } bis.

Pas de doute ,



SCENE VIII.

LES MÊMES, CLAUDÉ.

MADAME DUMONT *et* M. JACQUEMIN.

Il<sup>s</sup> appellent.

Claude! Nanette!

CLAUDE.

Qui c'est qui nous appelle ici? Eh! mon bon Jésus-Maria!... c'est-y point un songe? c'est-y donc vous, monsieur et madame?

JACQUEMIN *et* MADAME DUMONT.

AIR : *Où s'en vont ces gais bergers?*

OU : *Air nouveau d'Hémet.*

Bonjour, mon cher nourricier.

CLAUDE.

Vous arrivez ensemble?

JACQUEMIN.

Un hasard fort singulier

Tous les deux nous rassemble.

MADAME DUMONT.

Comment se porte Alexis?



JACQUEMIN.

Comment se porte Pierre ?

ENSEMBLE.

MADAME DUMONT.

Qu'il vienne (*bis*), ce cher fils,  
 Dans les bras de sa mère. } *bis.*

M. JACQUEMIN.

Qu'il vienne (*bis*), ce cher fils,  
 Dans les bras de son père. } *bis.*

CLAUDE.

Comment jarni !... tous les deux l' même jour,  
 à la même heure !...

MADAME DUMONT.

Et par la même diligence.

JACQUEMIN.

La rencontre n'est-elle pas fort extraordinaire ?

CLAUDE.

Par mon âme ! oui... Verrons-je aussi M. Du-  
 mont et madame Jacquemin ?

MADAME DUMONT, *tristement.*

Hélas !

JACQUEMIN, *de même.*

Hélas !

MADAME DUMONT.

Le pauvre M. Dumont n'existe plus.

CLAUDE.

Déjà, ad patres !

JACQUEMIN.

La pauvre madame Jacquemin n'est plus de ce monde, requiescat in pace !

CLAUDE.

Queu providence !

MADAME DUMONT.

Depuis six mois... une maladie cruelle...

JACQUEMIN.

Il y a près d'un an que la parque inhumaine... ah!...

CLAUDE.

C'qu' c'est que d' nous !

MADAME DUMONT.

Ah ! ne renouvelle pas mes douleurs , et montre-moi bien vite mon cher Alexis.

CLAUDE.

J'allons vous l' montrer.

JACQUEMIN.

Et mon petit Pierre ?...

CLAUDE.

J' vous l' ferons voir itoul.

MADAME DUMONT.

ATA DU VAUDEVILLE D'*Arlequin à Alger*.

Oni, je crois que mon Alexis  
Ressemble beaucoup à son père.

JACQUEMIN.

Moi, je suis certain que mon fils  
Est tout le portrait de sa mère.

CLAUDE, à *Jacquemin*.

C' qui vous étoune, voyez-vous,  
C'est combien son fils r'semble au vôtre !  
Au point que tous les jours cheux nous  
J' les prenons l'un pour l'autre.

JACQUEMIN.

Certes !... ne crois pas que je puisse m'y méprendre.

MADAME DUMONT.

La nature parlera.

CLAUDE.

Vous croyais ?

JACQUEMIN.

Pas de doute !... Il faut que tu saches que, madame et moi, nous éprouvons des mouvements de sympathie et d'instinct, qui ne nous ont jamais trompés.

MADAME DUMONT.

Et nous voulons, par le seul pressentiment,  
distinguer chacun notre enfant.

JACQUEMIN.

Oui, par une sensation délicieuse !...

MADAME DUMONT.

Un tressaillement involontaire !...

JACQUEMIN.

Une sensibilité soudaine !...

MADAME DUMONT.

Un sentiment entraînant !...

JACQUEMIN.

Irrésistible, qui porte à l'âme ce doux tressaillement causé par... l'irritabilité de la fibre sentimentale dont le charme invincible... tu conçois...

GLAUDE.

Pas trop ; mais ça n'y fait de rien.

MADAME DUMONT.

Et j'ai gagé avec monsieur que je serai la première à reconnaître mon fils.

GLAUDE.

Par cette âme !... v'là tout de même une drôle de gageure !

JACQUEMIN.

D'après cela, vois-tu ? il faut que, sans les pré-

30 L'UN OU L'AUTRE.  
venir, tu nous les envoies ici tous deux ensemble.

- CLAUDE, *à part*.

Ah diable ! (*Haut.*) Tous deux ensemble, et vous reconnaissez chacun le vôtre ?

JACQUEMIN.

Pas de doute !

MADAME DUMONT.

Mais hâte-toi, car je meurs d'impatience.

CLAUDE, *à part*.

Tous deux ensemble !... Comment que j' vas faire ?... C'est égal, Claude, va ton train.

*Il sort en chantant :*

J' s'rai Normand, etc.

## SCÈNE IX.

JACQUEMIN, MADAME DUMONT.

JACQUEMIN.

Eh bien ! madame Dumont, ce qui nous arrive n'est-il pas bien surprenant ?

MADAME DUMONT.

Tout-à-fait surprenant, M. Jacquemin.



JACQUEMIN.

Après six ans d'absence , nous arrivons à Lyon ,  
vous d'Italie , moi d'Espagne...

MADAME DUMONT.

Nous y prenons la diligence le même jour sans  
nous connaître.

JACQUEMIN.

D'après les confidences réciproques entre voya-  
geurs , il se trouve que nous sommes veufs tous  
deux , que tous deux nous avons un fils unique  
âgé de sept ans...

MADAME DUMONT.

Et que ce fils est resté dans le même village.

JACQUEMIN.

Chez la même nourrice.

MADAME DUMONT.

Et la ressemblance que l'on dit qui existe entre  
nos deux enfants ?

JACQUEMIN.

Cela est merveilleux !

MADAME DUMONT.

Il faut qu'il y ait une furieuse analogie entre nos  
deux étoiles.

JACQUEMIN.

Pas de doute !

AIR : *Tous les bourgeois de Châtea.*

Ou : *Air nouveau d'Hémet.*

Moi, Mars est ma planète.

MADAME DUMONT.

La mienne c'est Vénus.

JACQUEMIN.

L'influence est complète.

MADAME DUMONT.

Oh ! je n'en doute plus !

JACQUEMIN.

Ces rapports inconnus  
Ne sont pas des sornettes ;  
Par une forte attraction,  
Au ciel il est conjonction  
Entre nos deux planètes.

MADAME DUMONT.

Et voilà pourquoi nous avons l'un et l'autre  
l'instinct si infallible et si prompt.

JACQUEMIN.

Pas de doute ! cette perspicacité intérieure et  
subite, vulgairement nommée instinct, tient à la  
délicatesse des organes qui, -mus par l'effet d'une  
commotion légère et douce, faisant vibrer les cor-  
des sensibles de ces mêmes organes, produit en  
nous ce délire... sentimental et ravissant, incon-  
nu aux âmes grossières et matérielles.

MADAME DUMONT.

Vous croyez que cela vient de là ?

JACQUEMIN.

Pas de doute, madame, pas le moindre doute.

MADAME DUMONT.

Que nous sommes heureux d'être doués de ce précieux instinct !

JACQUEMIN.

Ah ! vous verrez bientôt qu'il y a entre nous quelque petite différence.

MADAME DUMONT.

Oui ; mais elle est en ma faveur.

JACQUEMIN.

J'ai parié le contraire et je gagnerai , pas de doute.

MADAME DUMONT.

Vous perdrez. Laissez venir nos enfants , et vous verrez qui de nous deux a le tact le plus sûr.

JACQUEMIN.

Je sentirai bientôt tressaillir les entrailles paternelles.

MADAME DUMONT.

Les entrailles maternelles sont bien autrement sensibles !

JACQUEMIN.

C'est ma femme que j'aime dans ce cher enfant.

MADAME DUMONT.

C'est mon époux que je chéris dans son fils : on vient, ce sont nos enfants.

JACQUEMIN.

Pas de doute, car ma tendresse...

MADAME DUMONT.

Ne regardons pas... il faut deviner par la sympathie seule.

JACQUEMIN.

Oui, sans que les yeux s'en mêlent.

## SCENE X.

LES MÊMES, CLAUDE, NANETTE.

*Nanette se tient au fond du théâtre sans oser avancer.*

NANETTE, *bas à Claude.*

Vlà l'moment difficile!

CLAUDE, *bas à Nanette.*

Tu vas m' voir arranger ça.



## QUATUOR.

Avis : *Ce n'est que du tout de son aile (du Médecin ture)*

(M. Jacquemin et madame Dumont sont sur le devant de la scène, et tournent le dos à Claude et à Nanette.)

## JACQUEMIN.

De la tendresse la plus pure  
Déjà mon cœur est animé.

NANETTE, *à part.*

J'croignons la fin de l'aventure ;  
Oui, j' sens qu' mon cœur est alarmé.  
J' tremblons, et c'est d' mauvais augure ;  
Sur nous l'orage est formé.

## CLAUDE.

Bien, bien,  
Je n' crains plus rien.

## MADAME DUMONT.

Déjà le cri de la nature  
M'annonce (*fais*) mon fils bien bien-aimé.

## MADAME DUMONT.

De la tendresse, etc.

## M. JACQUEMIN.

Déjà le cri, etc.

## NANETTE.

J' craignons la fin, etc.

## CLAUDE.

Bien, bien, etc.

ENSEMBLE.

ENSEMBLE.



**MADAME DUMONT.**

Je suis saisie.  
La sympathie  
Est un effet bien surprenant.

**M. JACQUEMIN.**

Non, de la vie,  
La sympathie  
Ne me causa plus doux moment.

ENSEMBLE.

**MADAME DUMONT.**

Vraiment (*ter*),  
Je suis saisie.  
La sympathie  
Est un effet bien surprenant.

**M. JACQUEMIN.**

Vraiment (*ter*),  
Non, de la vie,  
La sympathie  
Ne me causa plus doux moment.

**NANETTE et CLAUDE.**

J'aurais pas cru qu'la sympathie  
Fit un effet si surprenant.

**M<sup>e</sup> DUMONT et M. JACQUEMIN.**

Je sens ici de mes deux yeux  
Couler des pleurs délicieux.

ENSEMBLE.

**NANETTE.**

C'est ben fâcheux, car tous les deux  
J'allons les rendre malheureux.

**CLAUDE.**

Nous chagrions pas tous les deux,  
Car tout ici va pour le mieux.

JACQUEMIN.

Ah ! ce sont des larmes de joie.

MADAME DUMONT.

De plaisir !

CLAUDE.

De tristesse , bé putôt.

JACQUEMIN.

Que dis-tu ?

NANETTE.

J'avons queu qu' chose de ben triste à vous ap-  
prendre.

MADAME DUMONT.

Est-il possible ?

JACQUEMIN.

Je frémis.

CLAUDE , à *Jacquemin*.Si j' vous disions que votr' enfant est d' veu  
défunt ?

JACQUEMIN.

O ciel !

NANETTE , à *madame Dumont*.

Si j'allions vous en dire autant du vôtre ?

MADAME DUMONT.

Dieux !

CLAUDE.

Ca s'rait bé triste pour des braves gens comme vous de s' trouver comme ça orphelins d'un fils unique !

JACQUEMIN.

Père infortuné !

CLAUDE , à *Nanette*.

Donnes-y du vinaigre.

MADAME DUMONT.

Malheureuse mère !

CLAUDE.

N' faut pourtant pas vous désoler enseemble, n'y a pas du chagrin pour tous les deux.

MADAME DUMONT.

Comment ?

JACQUEMIN.

Explique-toi.

CLAUDE , à *Jacquemin*.

Y n'est pas bé sûr que votr' petit Pierre soit défunt.

MADAME DUMONT.

C'est donc mon Alexis ?

CLAUDE.

Ah ! p' têt' hé qu'il est encore vivant !

JACQUEMIN.

Mais enfin...

CLAUDE.

C' qu'on peut vous dire d' certain, c'est que l'y a un de ces deux petits garçons-là qui s' porte comme un charme, et qu'est bé le plus joli enfant...

JACQUEMIN, MADAME DUMONT.

Est-ce le mien ?

CLAUDE.

V'là ce que vous voudriez savoir ?

JACQUEMIN, MADAME DUMONT.

Assurément.

CLAUDE.

Eh bé ! moi itou.

MADAME DUMONT.

Il extravague.

JACQUEMIN.

Pas de doute !

NANETTE.

Hélas ! tout c' qui vous dit n'est que trop vrai.

JACQUEMIN, à *Claude*.

Eclaircis-nous ce mystère.

CLAUDE.

Oh ! j' vous l'éclaircirons tout d' même ; mais vous n'y comprendrez rien.

MADAME DUMONT.

Dis-nous, au moins, ce qui rend l'affaire obscure ?

CLAUDE.

Ce qui fait l'obscur, madame, c'est... c'est qui n'ont pas été vaccinés.

JACQUEMIN, MADAME DUMONT.

Comment cela ?

CLAUDE.

Sans doute, y n'aurait pas eu la maladie dont la vaccine est le préservatif.

*Aix : Daignes m'épargner le reste.*

Lorsque ce fléau vint chez nous,  
Ma femm' l'eut qu'ell' n'en voyait goutte.  
Dans c' mém' temps-là, vous souv'nez-vous  
Qu' vos enfans l'eur'nt aussi?...

JACQUEMIN, MADAME DUMONT.

Sans doute.

NANETTE.

On n' les distinguait pas entre eux.  
Et, par un malheur ben funeste,  
L' médecin les mêla.

JACQUEMIN, MADAME DUMONT.

Grands dieux!

NANETTE.

Fais il en mourut un des deux...



SCÈNE X.

41

CLAUDE.

J' n' savons pas c' ti-là qui nous reste.  
C'est ici que l'obscur commence.

MADAME DUMONT.

Ah !

JACQUEMIN.

Ah ! poursuivez.

CLAUDE.

AIR : *Chacun avec moi l'avouera.*

Y n' restait plus qu'un des deux fils.  
Était-ce Alexis ? était-ce Pierre ?

NANETTE.

Nous voyant ainsi compromis,  
Je ne savions trop comment faire ?

CLAUDE.

De c' malheur j'étais étourdis.  
Puis monsieur quitta son pays ;  
Madame aussi se mit en route.  
Mais, en voyant l'enfant, je dis

Que vous verrez,

Où, vous verrez,

Vous verrez... qu' vous n'y verrez goutte (*bis*).

JACQUEMIN.

Oh ! quelle horrible obscurité !

L'UN OU L'AUTRE.

MADAME DE MONTY.

ment !

DE  
si, et qui dans  
et dans a  
sire-

Quel étrange étran

CLAUDE

Comme y a l'estua qui les enlè  
en mille élan, j'irais dans les dé  
c'est là qu'est vivant, et j'appellerais Pe  
Alors.

ISQUEMONT, en colère

Et depuis cinq ans vous gardez silence sur une  
pareille incertitude ?

MADAME

Y'lla de tout que j'irais venir

CLAUDE

C'est par bêtise !... Et puis vous êtes si bête

ISQUEMONT

pendant, vous avez continué de toucher la  
sur enfants

CLAUDE

J'aurais si simple

Et au  
pension des dé

C'est encore par bêtise...  
vous autres, pensez de conjuguer

ISQUEMONT

Vous ne l'êtes pas pour vos intérêts

CLAUDE

J'ai brisé que c'est évident, ce n'est point l'opp

SCENE XI.

43

MADAME DUMONT.

Tous ces propos m'impatientent ; viens avec moi,  
nourrice , je veux absolument voir mon fils.

CLAUDE.

Allais, allais, marchais.

JACQUEMIN.

Un moment , madame , un moment.

MADAME DUMONT , à *Nanette*.

Viens ! te dis-je ?

NANETTE.

Oui , madame !

*Elle sort avec madame Dumont.*

SCENE XI.

JACQUEMIN , CLAUDE.

JACQUEMIN.

L'enfant est à moi , pas de doute !

CLAUDE.

P't'êt' bé que ce petit gas-là va d'viner qui  
qu'est son père ou sa mère.

JACQUEMIN, *bas à Claude.*

Ah ! ça, nourricier, veux-tu gagner de l'argent ?

CLAUDE, *tendant la main.*

D'argent ! Par cette âme ! j' sommes tout prêt à r'cevoir, j' n'aimons pas à rester sans rien faire.

JACQUEMIN.

Ecoute, je suis riche, très riche ; pas de doute, pas le moindre doute.

CLAUDE.

Tant mieux pour vous ; ça fait un joli état tout d' même.

JACQUEMIN.

Je suis veuf, sans parents, sans famille, j'ai besoin d'un héritier, il me faut absolument un héritier.

CLAUDE.

Eh bé ! v's avez raison.

JACQUEMIN.

Je sais bien que je pourrais me remarier, parce que... mon caractère, mes facultés personnelles, ma fortune...

CLAUDE.

Oh ! ma fine, oui, avec d's écus n'on peut se marier, et putôt deux fois qu'une, dà.



JACQUEMIN.

Je puis donc me remarier, là-dessus pas de doute, et je dis qu'un jour...

*Air du vaudeville du Petit cocher.*

En épousant une autre femme,  
J'aurai des enfants, c'est prouvé.

Pas de doute!

Mais celui qu'tei je réclame  
Est tout venu, tout élevé.

CLAUDE.

Puis quels chagrins seraient les vôtres,  
C'ti-là n' vous ressemblant pas beaucoup,  
On dirait, s'il vous en v'nait d'autres,  
Qu'y a' vous r'ssemblent pas du tout.

JACQUEMIN.

Comme tu dis.

CLAUDE.

C'est que ça s'voit qu'euqu'fois, tout d'même... Ah ça! mais écoutais donc... dam! tout ça, mé, je n' vois point comment qu' vous voulais me faire gagner d' l'argent.

JACQUEMIN.

Le voici; dans l'incertitude d'enfants à naître et à élever, après un second mariage... Commences-tu à comprendre?

5.



CLAUDE.

Marchais, marchais... parlais clair.

JACQUEMIN.

Il y a ici un petit garçon tout... grand... tout gentil...

CLAUDE.

Vous voudriez être sûr que c'est l'vôtre ?

JACQUEMIN.

Précisément ! Te sens-tu capable de certifier à madame Dumont qu'il est mon fils ?

CLAUDE.

Oh ! je l'certifierai tout d'même ; certifier, témoigner, l'ver la main, l'ver le pied, c'est mon fort ; marchais au fait...

JACQUEMIN.

Si tu fais cela, je te promets cinquante louis.

CLAUDE.

Vous promettiez.... c'est beau et bon ; mais si vous vouliez un p'tit brin mettre au jeu... ça se serait pu gentil.

JACQUEMIN.

Les gens bêtes sont toujours méfiants.

CLAUDE.

Dame !... excusez la bêtise.

JACQUEMIN.

Tiens, voilà dix louis pour t'encourager.

CLAUDE.

Par cette âme! on n'peut pas mieux dire.

JACQUEMIN.

Il faut d'abord que tu endoctrines l'enfant, de manière que tout en me voyant il me nomme son père.

CLAUDE.

Laissais faire Claude! allais, allais, marchais.

*Air : Adieu, je vous fais, bois charmants.*

Avec not' femm' j'allons voir ça.

*(Soupesant l'or qu'il tient.)*

D'après c'te raison sans réplique,

Pour vous adjuger c't enfant-là,

J'allons inventer queuqu' rubrique.

JACQUEMIN.

Fort bien.

CLAUDE, *à part.*

Cinquant' louis pour être son papa!

Ça fait tout d' même bê nos affaires;

Et jarni! j'voudrais à c' prix-là

Li bâiller une douzain' de pères.

Oui, jarni! etc.

(Il sort.)

## SCENE XII.

JACQUEMIN, seul.

L'argent que je promets à Claude est le prix de la vérité qu'il va dire, car l'enfant qui a survécu est le mien : pas de doute ; je n'éprouvé que des tressaillements de joie, de plaisir, de bonheur.... O sentiment paternel ! les douces émotions que tu me causes ne sauraient me tromper.

(Chantant avec sentiment.)

C'est ici que mon fils respire !...

Pas de doute, pas le plus léger doute.

AIR : *Ah ! pour nous quel doux plaisir !*

O nature !

O nature !

Je sens là ton doux murmure.

O nature !

O nature !

Ta voix ne me trompe pas.

Sitôt que tu me verras,  
Toi dont l'âme est simple et pure,  
Sitôt que tu me verras

Tu voleras  
Dans mes bras.  
O nature !

Voici madame Dumont... elle est bien rêveuse !...

## SCENE XIII.

JACQUEMIN , MADAME DUMONT.

MADAME DUMONT , *à part.*

La nourrice que j'ai mise dans mes intérêts va faire la leçon au petit , afin qu'il me reconnaisse pour sa mère.

JACQUEMIN.

Eh bien ! madame, avez-vous vu le cher enfant ?

MADAME DUMONT.

Non , il était à jouer dans le village avec ses petits camarades ; mais la nourrice est allée le chercher pour me l'envoyer.

JACQUEMIN.

Ah ! tant mieux ! je brûle de le voir !

MADAME DUMONT.

Je meurs d'impatience !

JACQUEMIN.

Aix du vaudeville de *la Sonnambule*.

Son cœur lui nommera son père,  
Si vraiment cet enfant est mon fils.

MADAME DUMONT.

Il courra dans les bras de sa mère ;  
Vous le verrez, si c'est mon Alexis.

JACQUEMIN.

Il m'aimera, tout me l'assure,

MADAME DUMONT.

La voix du sang sera toute pour moi.

ENSEMBLE.

Oui, c'est l'instinct de la nature  
Qui doit nous faire ici la loi.

} bis.

JACQUEMIN.

Paix ! le voici.

MADAME DUMONT.

Ah ! le joli petit garçon !

JACQUEMIN.

Il est tout-à-fait bien !



## SCÈNE XIV.

JACQUEMIN , MADAME DUMONT ,  
PIERRE-ALEXIS.

PIERRE-ALEXIS , *un bouquet à la main.*

Ath : *On dit qu'à quinze ans.*

Vous v'là donc r'venus,  
Papa, maman, j'en sis ben aise ;  
Pourtant, n' vous déplaïse,  
Je ue vous avais jamais vus.

JACQUEMIN.

Ah ! quelle douce ivresse  
M'inspirent ses tendres accents !

MADAME DUMONT.

Quelle vive allégresse  
Vient s'emparer de tous mes sens !

JACQUEMIN , MADAME DUMONT.

Viens, mon cher enfant ;  
Viens, sur mon sein que je te presse.  
Viens, mon cher enfant...  
C'est mon portrait... il est charmant !

ALEXIS , *se débattant.*

Finissez donc , vous m'étouffez.

## L'UN OU L'AUTRE.

JACQUEMIN.

Ah ! qu'il est doux d'être son père !

MADAME DUMONT,

Doucement !... Voyons à qui de nous deux il donnera la préférence.

JACQUEMIN.

A moi, pas de doute.

MADAME DUMONT, *au petit.*

Mon petit ami, quel usage veux-tu faire de ce joli bouquet ?

JACQUEMIN, *idem.*

A qui le destines-tu ?

PIERRE-ALEXIS.

Dame ! je n' sais pas.

M. JACQUEMIN, MADAME DUMONT.

Est-il pour moi ?

PIERRE-ALEXIS.

Air : *Dodo, l'enfant do.*

Je n'avais fait qu'un seul bouquet,  
 N'attendant ici que ma mère ;  
 Mais, quand mon bonheur est complet,  
 Puis-je rendre jaloux mou père ?  
 Puisque ce don de l'amitié  
 Par tous les deux est envié,  
 (Il sépare le bouquet.)  
 Le v'la délié (*bis*) !  
 Prenez-en chacun la moitié.

MADAME DUMONT.

Qu'il est gentil !

JACQUEMIN.

Qu'il a d'esprit !... Oh ! comme c'est moi.

MADAME DUMONT.

Je suis bien sa mère !

JACQUEMIN.

Vous allez voir qu'il me reconnaîtra le premier.

MADAME DUMONT.

Je n'en crois rien.

JACQUEMIN.

Il met un bonbon dans la bouche d'Alexis.

Mon petit ami, regarde-nous bien, madame et moi.

PIERRE-ALEXIS.

Eh bien ?

AIR: *On nous dit qu' dans le mariage.*

L'un et l'autre je vous regarde,  
Et c'est pour moi le nœud gordien.

MADAME DUMONT.

(Elle lui donne une girafe en pain-d'épice.)

Mon petit, surtout prends bien garde.

JACQUEMIN, MADAME DUMONT.

(Ils lui mettent la main sur le cœur.)

Que sens-tu là?..

PIERRE-ALEXIS.

Je ne sens rien.

Mais vous parlez si bien,

Qu'après cet entretien,

Je vois bien qu' madame est ma mère,

Et que monsieur (ter) est mon père.

MADAME DUMONT.

Mais, point du tout, mon ami; tu es mon fils :  
Alexis Dumont.

JACQUEMIN.

Non, tu es le mien : Pierre Jacquemin.

PIERRE-ALEXIS.

Eh bien ! oui, Pierre-Alexis-Dumont-Jacque-  
min : mon nourricier me l'a toujours dit.

MADAME DUMONT, JACQUEMIN.

Il t'a trompé !

PIERRE-ALEXIS.

Laissez donc.

AIX : *Pauvre petit, qu'il est trahi ! (de Renaud & Ast.)*

MADAME DUMONT, *le tirant à elle.*

On te nomme Alexis Dumont.



JACQUEMIN, *le tirant à lui.*

Pierre Jacquemin est ton nom.

MADAME DUMONT, *de même.*

C'est moi qui suis ta mère.

JACQUEMIN, *même jeu.*

C'est moi qui suis ton père.

MADAME DUMONT, *même jeu.*

Sur nous deux fixe bien les yeux.

JACQUEMIN, *de même.*

Qui des deux aimes-tu le mieux?

PIERRE-ALEXIS.

Dani ! j'aime mieux... j'aime mieux ma nourrice,  
Et l' pain-d'épice.

MADAME DUMONT.

Est-ce qu'en approchant, la nature ne t'a pas dit...

PIERRE-ALEXIS.

Non, parsonne n' m'a parlé qu' ma nourrice ;  
elle m'a recommandé d' ben aimer mon père et ma  
mère, ni pus ni moins l'un que l'autre.

MADAME DUMONT, *le tirant d'un côté.*

Cet enfant m'appartient.

JACQUEMIN, *le tirant de l'autre.*

C'est mon sang que je réclame. (*Pierre-Alexis*)



*leur donne des coups de pied.*) Qu'il est gentil...  
La force de feu sa mère... Mais voici le nourricier  
qui va nous mettre d'accord.

MADAME DUMONT.

La nourrice va nous dire ce qui en est.

### SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENTS, CLAUDE, NANETTE.

JACQUEMIN, *bas à Claude.*

Tu sais nos conventions ?

CLAUDE, *bas.*

Marchais, marchais...

MADAME DUMONT, *bas à Nanette.*

Songe à ce que tu m'as promis.

JACQUEMIN.

Parle, Claude !

MADAME DUMONT.

Explique-toi, Nanette.

JACQUEMIN.

Dis-nous la vérité, Claude.

CLAUDE.

La vérité !... c'est bête facile à dire... j'la dirai

tout d' même ; mais c'est que v'là not' femme qu'a promis une autre vérité à madame Dumont, et, comme d' ces deux vérités-là, y en aurait une qui s'rait un mensonge... c'est gênant pour la conscience.

MADAME DUMONT.

Mais non.

JACQUEMIN.

Pas du tout.

MADAME DUMONT, à *Nanette*.

Regarde Alexis.

AIR : *Je regardais Madelinette.*

N'est-ce pas la vivante image  
De feu ce bon monsieur Dumont ?  
Oui, vraiment, plus je l'envisage,  
C'est sa bouche, ses yeux, son front.

JACQUEMIN.

De ma défunte davantage  
Voilà le sourire malin,  
Le teint, la forme du visage,  
Et surtout le nez a quilin.

NANETTE.

Avec monsieur j' trou' d' la r'ssemblance ;  
Oui, cela se voit tout d'un coup,  
Pourtant, à certaine distance,  
A madame y ressemble itout.

MADAME DUMONT, JACQUEMIN.

Il faut se rendre à l'évidence,

Ou bien il faudrait être fou :

Car avec moi sa ressemblance

Peut se remarquer tout d'un coup (*bis*).

MADAME DUMONT.

Donc je suis sa mère.

JACQUEMIN.

Mais non.

CLAUDE.

Ma fine, écoutais donc, en fait d'ça, le pus malin  
n'y voit goutte : c'est pair ou non, quoi.

JACQUEMIN.

Tu ne sais ce que tu dis.

CLAUDE.

Ça s' peut bé, j' sis sujet à ça.

JACQUEMIN.

Je ne céderai pas mes droits.

MADAME DUMONT.

Ni moi les miens.

JACQUEMIN.

Eh bien ! madame, il faut prendre un arbitre,  
un homme de tête...

CLAUDE.

Où ! n'y a que faire d'arbitre : si vous voulez



une bonne tête, v'là-t-y pas c' t'elle-là d' ma femme ;  
all' est capable à elle seule, aussi bien qu' une de-  
mi-douzaine d' bonnes têtes, de vous arbitrer  
ça.

JACQUEMIN , MADAME DUMONT.

Comment ?

CLAUDE.

Allons, femme ! dis à ces brav' gens l' imaginative  
qu' t'as eue pour les accorder.

MADAME DUMONT.

Parle, Nanette.

JACQUEMIN.

Voyons.

NANETTE.

*Atn : Muse des jeux et des accords chumpêtres.*

*Ou : Eh bien , maman , tu gardes le silence.*

Vous désirez que c' t'enfant soit le vôtre  
A tous les deux, pourtant ça n' se peut pas ;  
Mais puisque enfin vous v'là venis l' un et l' autre,  
Epousez-vous pour sortir d' embarras.

MADAME DUMONT.

Quelle idée !

JACQUEMIN.

Ma foi !

NANETTE.

Pierre-Alexis vous plaît, vous intéresse,  
Et son bonheur est l'objet de vos vœux.  
En l'chérissant avec la mêm' tendresse,  
Y s'ra vraiment l'enfant de tous les deux (*bis*).

JACQUEMIN.

Eh ! mais ce moyen-là...

MADAME DUMONT.

Demande un peu de réflexion.

CLAUDE.

N'y a réflexion qui tienne... J'vous détiens bé  
de trouver un autre expédient.

Il regarde amoureuxment madame Dumont, qui baisse  
modestement les yeux.

JACQUEMIN, *tendrement*.

Madame Dumont !

MADAME DUMONT, *avec modestie*.

M. Jacquemin !

ENSEMBLE.

CLAUDE, NANETTE.

Pierre-Alexis vous plaît, vous intéresse, etc.

JACQUEMIN, MADAME DUMONT.

Pierre-Alexis nous plaît, nous intéresse,  
Et son bonheur est l'objet de nos vœux.  
Nous l'aimerons d'une égale tendresse,  
Il deviendra l'enfant de tous les deux (*bis*).



SCENE XV.

61

JACQUEMIN.

Il prend la main de madame Dumont.

Vous y consentez ?

MADAME DUMONT.

Pour éviter un procès.

JACQUEMIN.

Impossible à juger , pas de doute.

CLAUDE.

Convendez , Nanette a bé trouvé ça , et que défunt Salomon n'aurait pas mieux dit. Par mon âme ! qu'a pus d' bon sens dans la tête d'un' femme que dans l'esprit de trente Normands.

PIERRE-ALEXIS , à Nanette.

Puisque mon papa épouse maman ; je serai de la noce.

NANETTE.

Oui , mon garçon.

PIERRE-ALEXIS.

Tu viendras aussi , Nanette ; il y aura très bien de bonnes choses à bouffer !

MADAME DUMONT.

Je vois dans ce mariage la suite naturelle des rapports qui existent entre nos deux planettes.

JACQUEMIN.

Pas de doute, ceci est l'effet de l'aimant attractif et entraînant d'une sympathie invincible et dominante.

NANETTE.

(A Jacquemin et à madame Dumont.)

Nous pardonnez-vous ?

CLAUDE.

A cause de la sympathie.

PIERRE-ALEXIS.

Nanette lui parle bas.

Ils ont eu bien soin de moi...

JACQUEMIN.

Allons, madame, oublions ce que leur conduite peut avoir de répréhensible. (*Bas à Mad. Dumont.*)  
Il faut avouer qu'il y a un peu de notre faute.

MADAME DUMONT.

C'est vrai : à quels dangers ne s'expose-t-on pas en abandonnant ses enfants à des soins mercenaires !

PIERRE-ALEXIS.

Tu me chatouilles, papa.

JACQUEMIN, à Claude et à Nanette.

Vous avez eu bien des torts ; mais ne parlons plus du passé.



CLAUDE.

Oh ! j' n'y serai pus attrapé... Quand not' femm'  
prendra deux nourrissons, j'les choisirons mâle  
et femelle.

VAUDEVILLE.

Air de *Soliè.*

MADAME DUMONT.

Ce fils que nous aimons si bien  
Est-il le vôtre ? est-il le mien ?

JACQUEMIN *avec* MADAME DUMONT.

C'est l'un ou l'autre.

MADAME DUMONT.

Qui de nous deux avec ardeur  
Va s'occuper de son bonheur ?

ENSEMBLE.

C'est l'un et l'autre.

MADAME DUMONT.

Et, dans notre heureux avenir,  
Qui cessera de le chérir ?

ENSEMBLE.

Ni l'un ni l'autre (*bis*).

PIERRE-ALEXIS.

J' vas donc voir mon pays natal,  
 M'y trouverai-je Lien , m'y trouverai-je mal ?  
 C'est l'un ou l'autre.  
 Qui m' faudra-t-y ben aimer là ?  
 C'est-y maman ? c'est-y papa ?  
 C'est l'un et l'autre.  
 Et qui m' faudra-t-il oublier,  
 Ma nourrice ou mon nourricier ?  
 Ni l'un ni l'autre (*bis*).

JACQUEMIN.

Cet important, demande-t-on,  
 Est-il honnête homme ou fripon ?  
 C'est l'un ou l'autre.  
 Et qu'est-ce qu'il voudrait avoir ?  
 Est-ce de l'or ou du pouvoïr ?  
 C'est l'un et l'autre.  
 Oui ; mais pour se mettre en avant,  
 A-t-il de l'esprit, du talent ?  
 Ni l'un ni l'autre (*bis*).

CLAUDE.

Le vin qu'on vend au cabaret  
 Est-il naturel ou refait ?  
 C'est l'un ou l'autre.  
 Rouge ou blanc, s'il est bon et vieux,  
 Celui que moi j'aime le mieux,  
 C'est l'un et l'autre.  
 Mais qu'on m'offre de mauvais vin  
 Ou de l'eau, je réponds soudain :  
 Ni l'un ni l'autre (*bis*).



SCENE XV.

65

NANETTE, *au public.*

Les ouvrages que nous donnons  
Sont-ils mauvais ou sont-ils bons ?

C'est l'un ou l'autre.

Que désirons-nous cependant,  
Votre suffrage ou votre argent ?

C'est l'un et l'autre.

A la fin, qu'est-ce qui nous plaît  
Ou du silence ou du sifflet ?

Ni l'un ni l'autre (*bis*).

FIN.